

## **LA ZONE DE MÉMOIRE** *un film d'Hubert Bergmann*

Franchissements de frontières dans des pays retouchés. Allemagne et Palestine, deux faces d'une même médaille. La mémoire des uns devient l'oubli des autres lorsque la culture mémorielle imposée par l'État éclipse la véritable histoire. Israël – Palestine – Allemagne. Juifs, Palestiniens et visiteurs d'une « terre malade », ainsi que ceux touchés par les conditions de vie difficiles en Allemagne, racontent leur vie.

Dans une région sillonnée de murs anciens et nouveaux, la mémoire réveille des vies fragmentées. Des passages de frontières entre les époques en quête de mémoire. Pendant ce temps, des fragments d'une époque archaïque sont rejoués aujourd'hui sous une forme « moderne ». Empêtrés dans la bataille pour les récits qui se déroule au sein de sphères (quasi)religieuses, des individus aliénés d'eux-mêmes et de leur histoire se réfugient plus que jamais dans des conceptions saugrenues d'identités artificielles.

**Synopsis p. 1**

**personnes p. 2-3**

**Contenu p. 4-6**

**Sur le (méta)langage du cinéma et ses motivations p. 7**

### **SYNOPSIS**

Un militant pacifiste israélien luttant pour sa cause en Allemagne et un Juif européen à Jérusalem se souviennent de l'expulsion de leur patrie d'origine

et de l'insécurité existentielle que ressent un Palestinien de Cisjordanie, craignant de devoir lui aussi quitter sa terre.

Dans une région où les murs sacrés perdurent et où de nouveaux sont érigés pour les remplacer,

des ouvriers palestiniens sculptent des blocs de pierre et leur donnent de nouvelles formes. À l'image d'un moine dominicain qui, dans le sous-sol d'un monastère, transforme des photos historiques de Palestine en copies numériques pour la postérité. Mais lorsqu'un vieux cinéaste guérillero de Chicago « sent » des images saintes contaminées à l'uranium dans la « Cité éternelle de Dieu », même le Palestinien ne comprend plus le monde. Tout comme le dernier artiste performeur d'un cauchemar où un commando des forces spéciales labourait la bande de Gaza devant son studio, dans l'arrière-pays souabe, entre autres.

Les gens, les mythes et les murs, ainsi que les déplacements, les sans-abri et la question des origines, nourrissent le road movie qui creuse à la pelle poétique la « zone de mémoire ». Ce thriller policier entoure les points de contrôle omniprésents de scènes hérétiques, ainsi que l'armée israélienne criblée de bombes allemandes. Avec un humour explosif, il explore les manifestations et les marches de sacrifice frustrantes à Jérusalem et dans une petite ville du lac de Constance, transformant le conflit « de longue date » au Moyen-Orient en un « événement sur une terre sans espoir ». Au final, la conclusion est la suivante : « Jérusalem est partout. »

---

## PERSONNES

---

**Jeffrey van Davis**, cinéaste indépendant américain, présentera son film sur le passé nazi de Martin Heidegger, intitulé « Seul un Dieu peut nous sauver », à l'Institut Goethe de Jérusalem. Il a réalisé une série de documentaires, notamment sur Norman Mailer. Un homme qui n'aime pas les frontières.

**Ilana Shmueli**, dernière amie de Paul Celan, évoque son arrivée avant la fondation de l'État d'Israël et sa Jérusalem. Une poétesse transfrontalière, ancrée dans la langue allemande, qui a dû fuir l'Europe de l'Est et se souvient aujourd'hui de ses débuts dans un pays qui lui est devenu plus étranger.

**Reuven Moskovitz**, Juif européen immigré de Roumanie, militant pour la paix depuis des décennies, non seulement en Israël, mais surtout en Allemagne, attirant l'attention sur les revendications de son pays d'origine. Il a reçu le Prix d'Aix-la-Chapelle pour la paix et le Prix du Mont Sion. Analyse pointue et comparaison de son sort d'expulsion avec celui des Palestiniens.

**Marwan Qasem Aburrub**, Palestinien de Cisjordanie, vit avec sa famille et travaille dans une carrière. Avec des phrases tristes, lui, qui a étudié en Allemagne, réfléchit au sort de son peuple et de sa patrie, à sa peur de devoir traverser les frontières.

**Rolls Rolf Langhans**, artiste indépendant, artiste performeur qui, aux portes de la force opérationnelle des forces spéciales dans l'arrière-pays souabe, refuse de céder son atelier sans combattre. Au lieu de cela, la communauté laboure une bande de Gaza devant sa porte.

**Jean Michel de Tarragon**, moine dominicain, vit dans un monastère sur la route de Naplouse à Jérusalem et numérise des photos historiques de Palestine. Dans la Zone de mémoire, ce franchisseur de frontières de l'intemporel se consacre à l'histoire des images anciennes.

**Fuad Abbu Shaker**, boulanger de village, chrétien palestinien. Un chrétien palestinien qui souhaite construire une immense église chrétienne sur une colline de Cisjordanie, mais qui, en attendant, supervise les offices à l'église grecque orthodoxe locale. Un bâtisseur de ponts.

**M. H.**, l'âme et l'inconscient, figure unique du lac de Constance, parle avec son âme. Sa « sagesse » transmet les « liens » manquants qui peuvent contribuer à une meilleure compréhension du film. Les ouvriers de la carrière près de Mesilia

Les ouvriers de la carrière sont un symbole cinématographique du démantèlement du nouveau mur. Ce mur d'enceinte qui entoure les colonies israéliennes, pénètre profondément en Cisjordanie et détruit les moyens de subsistance de la population palestinienne.

**Giovanni, Palestinien**, Un vendeur palestinien dans un magasin d'articles religieux chrétiens à Bethléem, qui dénonce les violations des frontières commises par des prêtres

chrétiens apparemment intègres. Ceux qui font payer des visites en Terre Sainte pour financer leurs petites amies.

**Une militante pacifiste** hollandaise qui milite pour la replantation des oliviers là où ils ont été arrachés par l'armée israélienne. Un critique de la politique de colonisation israélienne qui connaît le harcèlement quotidien de la population et dénonce ces violations des frontières.

**Le vendeur de jus de fruits** palestinien à Jérusalem explique qu'Israël n'existait pas ici auparavant, que les autres le disent simplement. Et il compare la barrière chinoise à celle en Palestine, juste au moment où un Chinois arrive au coin de la rue. Un pragmatique des frontières.

**La guide touristique palestinienne** qui explique les anciennes frontières de la Palestine et les frontières provisoires actuelles aux « touristes de l'apartheid ». Elle présente un jeune policier israélien comme un descendant palestinien de ceux qui n'ont pas fui à l'époque. Le cours de cinéma pour filles de Jérusalem, des jeunes Palestiniennes qui veulent se forger leur propre image afin de comprendre les frontières dans leur esprit et dans celui des autres. Elles se rassemblent avec admiration autour du cinéaste américain Jeffrey van Davis.

**La troupe itinérante belge**, « touristes de l'apartheid », chacun à sa manière, tente de capturer des images des violations des frontières et des situations limites de la vie dans les territoires occupés.

**Des étudiants** en art deviennent témoins imaginaires d'un paysage poétiquement tragique.

**Des jeunes Israéliens armés**, de jeunes soldats israéliens achevant leur service militaire, posent lourdement armés devant le Mur occidental, où, en 1967, pendant la guerre des Six Jours, le quartier du Maghreb fut détruit en une nuit pour laisser place au mythe juif.

**L'Arabe avec son âne**, « Prêche » la paix jour après jour aux touristes de l'apartheid et nourrit son âne de dollars américains. Son dévouement à la cause de la paix est pratiquement inépuisable.

**Un gestionnaire d'armes** allemand à l'arrière-plan Militants pour la paix dans une ville au bord du lac de Constance

**Minako Seki**, danseuse de butoh le cri

## Contenu

---

Marwan, un Palestinien travaillant comme contremaître dans une carrière en Cisjordanie, est assis devant sa maison et évoque la précarité de sa vie et de celle de sa famille, tandis que ses collègues taillent de belles dalles dans de gros blocs. La peur omniprésente d'être déplacé, du conflit armé et de la violence quotidienne dans une région occupée militairement teint ses mots de mélancolie.

Le souvenir de son statut de sans-abri hante le militant pacifiste israélien Reuven Moskovitz, alors que, lors d'une escale au lac de Constance et à Munich, il raconte son expulsion de son shtetl et son arrivée en Palestine. Moskovitz, originaire de Roumanie, a constaté, dans sa jeunesse, comment les Juifs immigrés d'Europe ont déplacé la population locale. Pour lui, les déplacés sont devenus des « déplaçants », un cercle vicieux qu'il est nécessaire de rompre. Ilana Schmueli, qui, dans ses dernières années dans un dortoir de Jérusalem, se souvient de son séjour avec son amant Paul Celan, est également émue et pensive lorsqu'elle raconte son expérience avec les Juifs immigrés d'Allemagne et d'Europe d'après-guerre. À leur arrivée dans le Mandat britannique, ils reçurent une formation militaire, avant de mourir comme « chair à canon » dans la lutte contre les Arabes. « De la poussière humaine », disait-elle, pour Ben Gourion, le fondateur d'Israël, et pour les anciens pionniers sionistes. Fidèle à cet esprit pionnier, un mur de l'aéroport Ben Gourion illustre l'histoire de l'État naissant à travers une iconographie glorieuse. Des événements de l'histoire contemporaine se mêlent à d'anciens mythes bibliques. La légende est stylisée comme la vérité. Retour présumé à la « terre des pères » après une diaspora de 2 000 ans, progrès grâce à l'immigration et dons pour la guerre censée apporter la paix. Alignés avec des pierres travaillées par des ouvriers palestiniens dans une carrière en territoire occupé.

Une histoire mise en scène qui mène finalement à la barrière qui enferme les gens dans deux « prison » : de ce côté et de l'autre du mur, à Jérusalem et en Cisjordanie.

Un vendeur de jus de fruits palestinien explique sans crainte qu'avant 1948, ce n'était pas Israël, mais la Palestine, où des personnes d'origine juive ont immigré du monde entier, affirmant que c'était leur terre. Un Chinois qui entend cela dans la Vieille Ville de Jérusalem refuse de comparer la barrière israélienne à l'immense Grande Muraille de Chine, prétextant son « anglais limité ».

Des touristes arpentent les collines des temps bibliques, « interpellées » par un poème de Mahmoud Darwich. Attachés à leur perception de régions historiquement importantes, ils entendent le chant du poète de la résistance, une plainte des prisonniers. Cette expérience est aux antipodes de « l'éloge de l'histoire juive », qu'un poème de Paul Celan évoque avec les affiches de l'aéroport. Et pourtant, subtilement, les chants des deux poètes se rejoignent. L'appel ancestral à l'origine, au foyer et à l'identité, lié à la douloureuse expérience de l'expulsion.

C'est ce que prêche un vieux Palestinien sur le mont des Oliviers, qui, avec son âne, avertit les visiteurs des tombes juives que seule la paix peut apporter une solution. Mais la paix à quel prix ? Le billet d'un dollar dans la bouche de son âne ?

Le commerçant « Don Giovanni » de Bethléem se demande si la grotte de la naissance du Christ aurait pu se trouver dans sa boutique. Il est clairement en concurrence avec les prêtres catholiques qui arnaquent les « touristes de Terre sainte » pour financer leurs petites amies avec cet argent. Encadré par des milliers d'objets en bois d'olivier, un militant pacifiste néerlandais parle également de terres volées et d'oliviers déracinés, des frontières qui privent les agriculteurs palestiniens de leurs terres et de la brutalité de la vie quotidienne. Giovanni vend ce que les Israéliens détruisent et ce que les militants pacifistes replantent...

Rien de tout cela ne préoccupe Michel de Taragon dans son travail. Depuis des années, il archive de vieilles plaques de verre dans sa « chambre du souvenir », la « zone de mémoire ». Des diapositives illustrant la vie des Palestiniens avant la colonisation sioniste. Des images des peuples qui ont habité cette région pendant des siècles. Les visages de ces ancêtres, dont beaucoup de descendants vivent aujourd'hui comme réfugiés dans des camps et ne sont pas autorisés à retourner dans leur patrie d'où ils ont été expulsés.

En tant qu'Américain, Jeffrey van Davis peut chanter les conquêtes de ses compatriotes, les guerres et les sacrifices. Mais ici, à Jérusalem, il se retrouve soudain dans une boutique d'icônes et confond le commerçant palestinien avec...

Ses questions sur les images saintes contaminées à l'uranium, dont la localisation nécessite un compteur Geiger. Documentariste indépendant, il est arrivé dans la ville sainte pour présenter son film sur le « passé nazi » du philosophe allemand Martin Heidegger. Son titre, entre autres, est « Seul un Dieu peut nous sauver ». Jeffrey, dans le bon vieux style des Monty Python, commente tout ce qui n'est pas clairement établi, se livrant à des jeux d'équilibristes hérétiques en racontant la communication de Jésus avec le diable sur le mont des Oliviers, pour finalement laisser passer l'un d'eux au mur d'un point de contrôle lorsqu'il cède à l'envie de « pisser ».

La brutalité de la guerre transparaît dans les images de la guerre de Gaza de 2014. Un responsable d'armement allemand parle sans effort d'améliorer « sa bombe », ce qui profite aux forces armées israéliennes en tuant des personnes et en détruisant du matériel.

Malgré quelques protestations timides, voire hypocrites, sur le site de l'usine d'armement, le citoyen aisé s'habitue peu à peu au jeu obscur de la collaboration avec les « anciennes victimes ». Soit les deux camps ignorent qui ils sont réellement, soit ils sont tenus à distance. Ils sont victimes de récits qui leur ont été inculqués après la Seconde Guerre mondiale.

Un matin, lorsque Rolf Langhans regarde depuis son atelier de Pfullendorf, il ne voit que la bande de Gaza. Une vaste bande de no man's land. La communauté veut simplement l'expulser, lui et tous ses biens artistiques. Il élabore alors diverses stratégies de défense pour éviter de devenir réfugié dans son propre pays et de fuir vers la diaspora.

C'est déjà le cas des ouvriers de la carrière de Mersyia. Ils se demandent s'ils travailleront encore ici la semaine prochaine. Après tout, la frontière change souvent quotidiennement en raison du développement des colonies israéliennes. Et ils ne veulent

pas « finir » comme les habitants de la ville de Qalqilya, presque entièrement entourée d'un mur israélien de 9 mètres de haut.

De telles choses ne préoccupent pas Fuad Abbu Shaker, même s'il habite à quelques kilomètres seulement de la carrière. Il souhaite faire quelques affaires avec des visiteurs comme le caméraman. Des croix en bois d'olivier doivent être vendues en Allemagne pour l'aider à réaliser son rêve de construire une église chrétienne sur une colline à la lisière de son village en Cisjordanie. Parallèlement, il travaille comme sacristain dans une église grecque orthodoxe du même village.

De l'autre côté du mur, sur le mont des Oliviers, Suleiman, un Palestinien âgé, œuvre sans relâche au « processus de paix » en grognant sans cesse « paix, paix, paix » aux touristes pressés. Une photo de son âne, dans la gueule duquel les touristes fourrent dollars et euros, constitue un joli souvenir de Terre Sainte. Mais Suleiman est sérieux, même s'il ne reçoit pas d'argent. Dans l'ancienne mosquée Abraham d'Hébron (Machpela), où Baruch Goldstein a assassiné 29 Palestiniens en prière en 1994, les musulmans prient, séparés seulement par une porte en plastique de l'autre côté, où les juifs orthodoxes accomplissent leurs rites religieux. Un poème de Mahmoud Darwich, qui mène par « cette porte laiteuse » aux barbelés des champs de roses autour de Qalqilya, illustre la réalité de la vie ici : des années sous une occupation apparemment interminable qui transforme progressivement la vie des habitants des deux côtés du mur en un traumatisme permanent. La jeune Palestinienne ressent probablement cette époque lorsqu'elle accompagne les « touristes de l'apartheid » dans la vieille ville d'Hébron. Elle explique à plusieurs reprises le traumatisme de l'expulsion, qui pour les Palestiniens était la NAKBA, tandis que le camp juif israélien la célèbre encore aujourd'hui comme l'indépendance. Ainsi, le souvenir des uns menace de devenir l'oubli des autres. La voix d'une jeune fille arabe récite le poème « Carte d'identité » de Mahmoud Darwich. « ...Écris ! Je suis Arabe, je travaille dur

comme mes compagnons de carrière, j'ai huit enfants, pour eux je tire de la pierre le morceau de pain, les cahiers et les vêtements... Je ne déteste personne et je ne domine personne,

mais... si j'ai faim, je mangerai la chair de mes bourreaux.

Prends garde, prends garde à ma faim et à ma colère !... »

## \_\_\_\_\_ **Sur le (méta)langage du cinéma et ses motivations** \_\_\_\_\_

... une botte de cerveaux  
placée sous la pluie,  
ce sera un voyage, un grand voyage, bien au-delà des limites  
qu'ils nous ont tracées...

*Paul Celan à Ilana Shmueli, 9 novembre 1969*

Le film mélange les genres du documentaire : road movie, cinéma-vérité, cinéma de guérilla, film expérimental, film musical, comédie surréaliste, faux-documentaire, entremêlé de reportages et d'interviews classiques, et même d'aspects référentiels du cinéma. Un essai qui « joue » également avec notre perception. Un défi à l'introspection et une exploration de la perception intérieure et de la projection ultérieure sur un sujet sensible. Objectif d'une réception. L'objectif est d'examiner certains « effets secondaires » et expériences (par exemple, des schémas argumentatifs courants) dans le contexte du conflit au Moyen-Orient sous différents angles

afin d'établir une approche différente, une « émotionnalité nouvelle ou différente ». Un problème qui semble se propager de plus en plus à l'échelle mondiale, ou qui est en cours de résolution. D'une part, les faits et perspectives historiques sont transmis à travers différents genres cinématographiques ; d'autre part, l'introduction de styles cinématographiques « asymétriques » et de ruptures stylistiques sert à « briser » des schémas trop hâtifs et accusateurs. Le fait que tout ne puisse être présenté dans son intégralité et, surtout, ne rende pas justice à chacun des camps opposés au conflit dit du Moyen-Orient est dû, d'une part, au temps limité du film et, d'autre part, à la liberté artistique et à la personnalité humaine. L'observation est toujours au centre des préoccupations et donc exclusive. La consternation est toujours subjective et sélective. Les variations de sympathie font également partie des expériences et des destins humains. Il ne prétend pas à une validité scientifique.

Avec ses « interstices » surréalistes, parfois comiques, « La zone de mémoire » vise également à susciter des attitudes « archaïques » ou inconscientes, sans la conscience desquelles le conflit dit du Moyen-Orient, et avec lui comme « modèle » pour d'autres conflits, peut difficilement se dérouler ou être résolu. Les limites que nous percevons extérieurement sont d'abord subtilement situées en nous-mêmes et, par projection, deviennent des conflits externes qui auraient dû être « traités » par Wendig. Malheureusement, les récits historiques sont trop souvent adoptés sans examen approfondi et superposent réalité et vérité. Reconnaître ces schémas et les clarifier – ce film pourrait constituer une approche possible. « Un mur, deux prisons » – cette devise sur la barrière de Cisjordanie représente également les processus sociaux et historiques actuels en Europe et dans le monde. Ceux qui se croient libres sont en réalité enfermés dans une sorte de prison à ciel ouvert, où on leur raconte simplement une histoire différente de celle qui se déroule de l'autre côté.